



N° BLE/52 - 16 mai 1967

L'ISLAM DANS LA LUMIÈRE DU DÉCRET

G. Letellier

Tiré de RYTHMES DU MONDE, 1966, tome XIV, n° 3.

La première phrase du chapitre III est extrêmement dense et positive : "L'Église regarde aussi avec estime les musulmans qui adorent le Dieu Un, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes. "

Ce sont là des affirmations singulièrement courageuses et qui obligent à un revirement complet de positions traditionnellement reçues comme des postulats indiscutés. Elles sont, pourtant, simplement objectives et loyales et placent d'emblée les musulmans dans une position tout à fait spécifique parmi les hommes qui ne sont pas chrétiens. Le Décret souligne encore leur foi dans la maternité virginale de Marie, dans la résurrection des morts, dans le jugement et les fins dernières. Il note, en passant, qu'ils ne reconnaissent pas la divinité de Jésus, qu'ils vénèrent cependant comme un prophète ; puis il souligne qu'ils rendent un culte à Dieu surtout "par la prière, l'aumône et le jeûne". Enfin il demande à tous, comme le Concile l'a réclamé à l'égard des orthodoxes et des protestants, qu'un effort sérieux et sincère soit fait pour qu'un climat de dialogue fraternel puisse s'instaurer, au delà de tous les souvenirs de dissension et d'inimitié.

Il est certain que le Concile invite les chrétiens à quelque chose en ce qui concerne les musulmans. Mais si le Décret souligne les lumières valables qui sont dans l'Islam, il laisse soupçonner certaines ombres, dont la divinité de Jésus, liée au Mystère de la Trinité, n'est pas la plus légère. Par bien des côtés, les atomes crochus peuvent se rencontrer ; mais il subsiste des arrières-craintes, qui ne tiennent pas seulement ni principalement au fait qu'entre chrétiens et musulmans on n'a jamais eu l'habitude de se regarder mutuellement avec une sympathie chaleureuse et sans condition. Il ne nous est pas possible de considérer le Coran comme un livre révélé, alors que, pour les musulmans, il est Le Livre par excellence, venu du ciel par l'entremise de Mahomet et donnant le dernier mot de la pensée de Dieu. A telle enseigne que, finalement, on peut se demander si, réellement, des terrains de conversation fructueuse et fraternelle sont possibles. Plus précisément encore, en admettant que ces terrains existent, est-ce que, psychologiquement, le dialogue est possible, puisqu'au départ, le musulman se considère comme seul détenteur de La Vérité de Dieu ? Nous allons essayer de bien débayer le terrain, et sans doute découvrirons-nous des horizons insoupçonnés et pleins d'espérance.

Y A-T-IL MATIÈRE À DIALOGUE ?

Disons tout de suite, pour rassurer et encourager les timides, que la matière est surabondante. Mais pour lui donner son ampleur et la bien situer, ajoutons quelques remarques qui ont leur importance et qu'on ne pourra jamais négliger, parce que personne ne peut aller contre les faits, selon l'adage connu.

Les musulmans, nous dit très sobrement le Décret, admettent que Dieu a parlé. Et cela revient à admettre qu'ils sont capables d'une foi authentiquement surnaturelle dès lors qu'ils reconnaissent, comme nous, des vérités sur le seul argument que Dieu l'a dit (propter Deum revelantem). Et ceci bien admis, nous avons à faire attention à deux choses. En effet, même si nous ne pouvons croire que le Coran, tel qu'il se présente - d'ailleurs remarquablement sans variation depuis treize siècles et demi - soit un livre révélé, il faut cependant constater que

1. il contient quantité de vérités qui ont été révélées authentiquement auparavant et qui le restent, même en passant dans le Coran ;
2. en fait, et quoi qu'on en dise ou qu'on en pense, ces vérités authentiquement révélées ne sont acceptées, connues et crues par 475 millions d'hommes actuellement que par le canal du Coran et ne leur sont pas sympathiquement accessibles autrement.

Reconnaître ces faits n'est pas canoniser le Coran ni donner dans le panneau d'une quelconque "économie parallèle du salut". C'est simplement accepter des faits que tout un chacun peut retrouver dès qu'il est en contact avec des musulmans. Il ne s'agit pas, encore une fois, du Coran, globalement pris, mais de parties importantes et nombreuses de son contenu. Il n'est pas question davantage du texte tel qu'il se présente mais de la substantifique moelle qu'il transmet¹. C'est, tout de même considérable et réconfortant à constater.

Et quelles sont ces vérités ?

Plutôt que de les énumérer, disons globalement qu'il s'agit en premier lieu de toute la matière des commandements de Dieu, révélés à Moïse sur le mont Sinaï. Et c'est déjà là, on en conviendra, un terrain fécond, tout aussi familier aux musulmans qu'à nous-mêmes et aux Juifs, et tout aussi capable de formation du cœur et de l'esprit autant que de la conduite morale. Pas plus pour les musulmans que pour nous, les commandements de Dieu ne sont à considérer comme un cadre simplement "naturel", logique et raisonnable, de bonne entente sociale ou de rectitude personnelle. Les commandements de Dieu, pour eux comme pour nous, sont ce que Dieu veut, parce qu'il l'a dit expressément et non pas seulement parce qu'ils sont inscrits dans les données constitutives de l'homme, et qu'on pourrait les retrouver par une analyse consciencieuse de ces données constitutives. Les musulmans seraient même tentés de pécher par excès sur ce point, en refusant toute valeur d'efficacité à ces "commandements" si Dieu ne les avait pas "dits" positivement.

Pour être précis, disons que c'est intentionnellement que nous n'avons pas parlé de toute la révélation mosaïque du Sinaï, car, dans ce qui a été révélé auparavant avec Moïse, le Coran n'a retenu ou mentionné que ce qui était législation religieuse. Il n'en a pas perçu toute la dynamique de tension vers toute la qualité d'espérance et de préparation qui est sous-jacente à la mise en place du cadre religieux de son peuple, par Dieu.

Par ailleurs, les musulmans ont, dans le Coran, pas mal d'indications sur l'Ancien Testament, et les noms qui nous rappellent des événements de l'Histoire Sainte leur sont assez familiers, bien que ce soit sans le "contexte" dans lequel nous les voyons. Pour eux, comme pour nous, Adam et Ève sont à l'origine de l'humanité ; ils ont été placés par Dieu dans le jardin de l'Eden. Ils ont été soumis à la tentation et y ont succombé et, à cause de cela, ont été chassés du Paradis ; sans, pour autant, percevoir leur "chute" dans les perspectives qui nous sont familières et qui commandent toute notre "vue" de l'action de Dieu parmi les hommes. Et, depuis ce temps, Satan, "avec la permission de Dieu", rôde autour des hommes pour les enlever à Dieu. Le Coran parle de Noé et s'étend abondamment sur Abraham, "l'ami de Dieu", mentionnant en passant Loth et ses filles et sa femme, et la punition des gens de Sodome et Gomorrhe. Il connaît aussi Jacob et les douze tribus, et, parmi des prophètes que nous ignorons, il mentionne souvent David et les Psaumes, Salomon et sa Sagesse, Jonas et Élie qui doit revenir.

En ce qui concerne le Nouveau Testament, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il y ait, à partir du Coran, une perception plus vive du Plan salvifique de Dieu en faveur de l'humanité. Ce qui ne s'est pas fait à l'occasion de l'Ancien Testament ne se trouve pas davantage ici. Peut-être suffirait-il d'énoncer, une fois pour toutes, qu'en Islam, les relations du monde avec Dieu sont "vues" dans un plan statique

¹ Nous nous excusons par avance, auprès des musulmans qui pourront lire ce texte, de l'agacement que ne peuvent manquer de provoquer ces distinctions, à leurs yeux fort byzantines. Notre article s'adresse à des chrétiens qui ont sans cesse besoin d'être rassurés !

et non dynamique. Au travers ou derrière les générations qui se succèdent et qui ont toutes, à leur tour, les mêmes devoirs à l'égard du Tout-Puissant, il n'y a pas une humanité qui se fait, qui est en marche vers Quelqu'un, comme on peut s'en rendre compte dans l'histoire du Peuple de Dieu et depuis la Pentecôte. Avec l'Islam, nous sommes dans un autre climat, et il faut l'accepter.

Toutefois, dans le Coran, bon nombre de choses - des noms, des paroles, des faits - du Nouveau Testament ont passé et sont connues des musulmans. Jésus est vénéré non comme le plus grand mais comme le plus saint des prophètes, capable de ressusciter des morts et de faire des miracles "avec la permission de Dieu". Sa naissance a été annoncée par l'ange Gabriel, et la salutation d'Elizabeth est connue. Marie, mère de Jésus, est honorée pour sa conception virginale et pour sa sainteté "au-dessus de toutes les femmes des mondes". Jean-Baptiste, les douze apôtres que Jésus se choisit comme auxiliaires et qu'il envoya, la table bien garnie qu'il leur offrit, l'Évangile qu'il apporta à ses fidèles... Tout cela fait partie du "reçu" dans les têtes et les cœurs des musulmans. Il faut penser, de plus, que les commentateurs les plus célèbres du Coran ont travaillé sur ces textes, et que l'éducation traditionnelle s'est nourrie durant des siècles de ce qu'ils ont apporté en fait d'explications. C'est par eux, par exemple, que les musulmans connaissent par leur nom les quatre évangélistes et qu'ils peuvent reconstituer substantiellement le Notre Père. Enfin, sur l'ensemble de la doctrine de Jésus, la tradition reste fortement imprégnée de la persuasion que Jésus a donné aux siens comme consigne de pratiquer la justice et la charité ; ce qui n'est pas si mal résumer le "commandement unique" du Maître.

Ainsi y a-t-il beaucoup de points sur lesquels, apparemment, catholique et musulman peuvent parler. Mais il ne suffit pas de le constater et de s'en réjouir. L'un et l'autre s'apercevront vite qu'il est nécessaire de dépasser la surface des mots, s'ils ne veulent pas en rester à un dialogue de sourds. Ni les expressions, employées de part et d'autre, ne recouvrent exactement les mêmes notions, ni les pratiques culturelles ne signifient exactement les mêmes intentions. Et il est aussi important de le savoir pour se faire comprendre que pour saisir le vrai sens de l'interlocuteur. Quand le musulman proclame sa foi en Dieu Un, vivant, tout-puissant et créateur de toutes choses et lui manifeste son adoration, cela ne répond pas exactement à ce qu'un chrétien a dans l'esprit, en prononçant les mêmes mots. Quand un musulman fait l'aumône, son geste ne relève pas directement de ce que nous nommons la vertu de charité, mais de la vertu de religion ; ce n'est pas moins méritoire aux yeux de Dieu, mais c'est fait dans une autre intention ; il veut obéir à Dieu qui a commandé l'aumône. Et de même, quand le musulman pratique le jeûne, ce n'est pas en esprit de pénitence, mais en vertu de sa docilité volontaire à l'ordre de Dieu, inscrit dans le Coran, etc. Ainsi les terrains de contact doivent se situer au niveau de ce qui est compris et ne pas se contenter des mots communément employés. Les interlocuteurs ont à penser, à se communiquer d'abord leur lexique propre. Mais déjà, en prenant cette précaution, le dialogue apporte ses avantages indéniables. Pour s'expliquer à l'autre, en effet, il faut d'abord s'expliquer à soi-même ; c'est donc à un approfondissement de la réflexion personnelle sur ce qu'on possède que chacun est confronté. Et, par ailleurs, dans le dialogue et l'échange, il est bien possible que l'on constate des points sur lesquels on a mis l'accent, dans son attention et dans sa dévotion, au détriment de valeurs tout aussi importantes ; et le partenaire, de son côté, s'apercevra que les lignes de force de son attention religieuse sont dans des sens différents. Il pourra, dès lors, y avoir une recherche commune de ce qui convient le mieux à la tension vers Dieu. En soulignant, chez les musulmans, l'adoration, la prière, l'aumône et le jeûne, le Décret attire notre attention sur des points qui ne marquent peut-être plus tellement notre vie, mais qui sautent aux yeux de n'importe quel observateur, passant quelque temps en monde musulman. Avons-nous suffisamment gardé le sens de la transcendance de Dieu ? Avons-nous le courage et la crânerie et la fierté de proclamer, sans aucun respect humain, la souveraineté de Dieu ? Que nous coûte réellement notre ascèse "spirituelle", dont notre "jeûne" corporel devrait être réellement le symbole ? Jusqu'à quel point avons-nous compris et pratiquons-nous le devoir de l'aumône du cœur et des disponibilités effectives ? Les contacts nous aideront sans doute à mieux saisir l'étendue de notre propre devoir. Et par les contacts, et seulement par eux, des possibilités fraternelles s'offriront d'aider les autres à approfondir davantage le sens de leurs gestes et à les développer...

On a pu écrire récemment un livre intitulé *Gandhi interpelle les Chrétiens*² pour souligner à quel point d'examen de conscience nous obligent la vie et les œuvres du mahatma, ne serait-ce que dans la comparaison entre ce qu'il a fait et ce que nous devrions faire si nous vivions vraiment dans une logique évangélique. Est-ce que, dans un dialogue avec le monde de l'Islam, et sans oublier les avantages d'un échange fraternel et fructueux, il n'y aurait pas, pour nous aussi, le coup de fouet indispensable dans la comparaison entre ce que réalisent parfois d'autres qui ont moins reçu et ce que nous négligeons, bien qu'ayant tout ce que nous savons posséder par la grâce de Dieu ?

² C. DREVET, *Gandhi interpelle les Chrétiens* (coll. Rencontres n° 69), Paris, Cerf, 1966, 176 p.

Il reste qu'il y a des zones d'ombres dans lesquelles le dialogue sera au moins difficile sur des terrains peu sûrs ou franchement mauvais. Le musulman, par le Coran, n'a aucune idée de la chute originelle ni de notre solidarité en Adam, et, en conséquence, notre dogme de la Rédemption est complètement fermé à sa Pensée. Et, par ailleurs, son refus catégorique du Mystère de la Trinité et de la divinité de Jésus ne peut que gêner de bons rapports. Sans oublier la conviction dans laquelle il a reçu toute son éducation religieuse et selon laquelle 1) l'Islam, étant arrivé en dernière position, après la christianisme et le judaïsme, a lui seul le véritable sens de la Parole de Dieu ; et 2) les chrétiens ont trahi la pensée de Jésus et altéré son Évangile comme les Juifs ont été infidèles à la Loi de Moïse. Et ceci s'ajoute au reste pour compliquer les possibilités d'une atmosphère d'entente.

LE DIALOGUE EST-IL PSYCHOLOGIQUEMENT POSSIBLE ?

Tout dépend de ce qu'on entend par le mot dialogue. Dans le cours de l'histoire, depuis l'éclosion de l'Islam, on retrouve périodiquement des tentatives de conversation, en dehors ou à côté des affrontements sur les champs de bataille. Les franciscains - à commencer par saint François lui-même - les dominicains, s'y sont essayés. Le plus célèbre est sans conteste le bienheureux Raymond Lulle, qui a eu le grand mérite, trop vite oublié, de sentir ce que devraient être les conditions préalables à un dialogue, et qui avait consacré sa vie à mettre, en vain, sur pied des programmes d'études supérieures de langues orientales et de théologie musulmane. Aux XIV^e et XV^e siècles, les dominicains avaient à Tunis une véritable maison d'études pour la formation de leurs religieux destinés plus particulièrement aux contacts avec le monde musulman. Mais les résultats n'ayant pas été ce que l'on attendait, le monde chrétien s'est lassé de vaines polémiques en face d'un monde musulman qui gardait son quant-à-soi inentamé. Et pour ce qui est du passé récent, est-ce que Vincent Monteil exagère beaucoup en décrivant de la façon suivante une atmosphère assez répandue : "On entend chaque jour des gens cultivés, ou passant pour tels, parler du Coran (qu'ils n'ont pas lu) comme d'un fatras illisible et sans inspiration transcendante. Pour eux, l'Islam n'est qu'une religion grossière, stagnante et rétrograde, bonne tout au plus pour des Bédouins arriérés. A leurs yeux, on reconnaîtrait les musulmans à quelques traits fort peu recommandables : ils sont circoncis, ont horreur du porc, sont réduits à boire du vin en cachette, mais ont la chance d'avoir tout un harem d'autant de femmes qu'ils en veulent... Comment peut-on être musulman³ ?"

On ne peut pas être dans un mépris plus candide ni plus ignorant ; et ceci à une époque où presque mensuellement paraissent des ouvrages documentés sur l'Islam et le monde musulman. C'est proprement désolant. Mais si l'on considère ce que dit et ce que pense des chrétiens le monde musulman lui-même, on doit constater que la méconnaissance est aussi grande. Manifestement, de quelque côté que l'on se tourne, "l'autre" n'intéresse pas et ne suscite pas une curiosité amicale. Le Décret *Nostra Aetate*, par son objurgation, nous invite à une re-considération de nos positions. Et nous pouvons mesurer en cela le courage des Pères Conciliaires et leur docilité à l'action du Saint-Esprit, car ce ne sont pas des vues humaines qui les y ont poussés.

Ne nous faisons pas d'illusion : dans la sobriété des termes du Décret, ce sont des attitudes très neuves qui nous sont demandées. Une volonté de dialogue suppose évidemment qu'on admet l'existence de "l'autre" dans son "altérité". Et c'est une première notation qui a son importance. Il serait, bien sûr, difficile de nier l'existence physique de "l'autre". Mais nous sommes ainsi faits que nous admettons avec de grandes réserves qu'il puisse réfléchir, raisonner correctement, s'il ne pense pas comme nous. Et nous sommes très vite tentés de lui faire la leçon et d'essayer de lui démontrer son erreur. Accepter que l'autre soit "autre", c'est d'abord savoir l'écouter avec intérêt. Il est si pénible, en s'entretenant avec quelqu'un, de s'apercevoir qu'il ne vous écoute pas, mais qu'il attend simplement avec courtoisie que vous ayez fini pour continuer son propre monologue ! Accepter que l'autre soit "autre", c'est déjà, préalablement, faire la re-découverte d'une modestie humaine absolument indispensable pour entrer en dialogue ; car on n'échange pas, tant qu'on est sûr de savoir mieux et qu'on s'en tient là !

Accepter que l'autre soit "autre", ce n'est pas nécessairement reconnaître la valeur absolue de ce qu'il dit. C'est respecter sa qualité d'homme pensant et réfléchissant, puis c'est l'écouter dans l'exposé de ses motifs. Et c'est peut-être déjà, par là, découvrir une autre façon de voir que la nôtre et saisir la raison de positions qui, avec le temps, se sont durcies en face de positions, elles aussi, solidifiées.

³ V. MONTEIL, *L'Islam* (coll. Religions du Monde), Paris, Bloud et Gay, 1963, 132 p.

Et c'est enfin, sans doute - et justement parce qu'on veut causer et qu'on s'y met carrément - découvrir ensemble qu'on poursuit un même but : le service de Dieu, le culte de Dieu. Constatation qui appelle immédiatement une conclusion : comment arriver, à partir de ce qui nous unit ou peut nous unir, à réaliser un monde fraternellement viable et tendu vers cette Vérité éternelle qui nous possède, qui est au-dessus de nous, plus que nous ne la possédons ?

Il ne s'agit pas, dans une vue de fraternité à tout prix sur le plan des actions, d'esquiver ce qui fait, pour chacun, sa raison d'être et de mélanger "fraternellement" vérité et erreur. Le dialogue, pour être vraiment fructueux et fraternel, ne télescope pas les explications franches et loyales, dans la persuasion que des attitudes claires, jointes à une volonté sincère d'œuvrer ensemble et de marcher de concert, valent mieux infiniment que des accords pratiques obtenus au prix de réticences, d'à-peu-près ou de silences malhonnêtes. Et même dans les choses sur lesquelles chacun est quelquefois trop sûr qu'on ne peut pas être d'accord, il est sans doute possible de voir ensemble, calmement, pourquoi l'interlocuteur pense ne pas pouvoir accepter ce dont nous sommes sûrs. Et peut-être découvrirons-nous des explications de position qui nous étonneront. (Nous pensons, pour être clairs, aux Mystères de la Trinité et de l'Incarnation, par exemple.) Et ce sera pour nous un enrichissement. Pour nous, c'est-à-dire : pour le chrétien, qui constatera comment sont "vus" nos mystères en Islam ; pour le musulman, qui s'apercevra à quel point le chrétien refuse la présentation, telle que lui-même la refuse.

On débouchera réellement dans le dialogue le jour où on aura accepté pratiquement de distinguer fraternité et condescendance. Aucun homme adulte n'accepte d'être traité en mineur mental dans une conversation. Et le musulman moins que quiconque, peut-on dire, et cela pour des motifs religieux et profondément ressentis comme tels.

Ces motifs tiennent à la fondation et à la constitution de l'Islam. C'est en effet face aux Juifs et aux chrétiens qui se targuaient du Livre divin qu'ils possédaient dans leur langue, et qui par ailleurs formaient des "nations" fermées et fort imbues d'elles-mêmes, que Mahomet apporta aux Arabes de la Presqu'île un Coran. (mot à mot recueil récité) en arabe clair et qu'il constitua avec eux l'Umma (communauté), le nouveau peuple de Dieu.

Faire partie du peuple que Dieu s'est choisi ne donne pas, ipso facto, à chacun une excellence personnelle dont il pourrait se targuer (les musulmans qui ne "pratiquent" pas n'éprouvent aucune difficulté à le reconnaître). Mais cela donne l'assurance profonde et vive qu'on est dans le Vrai, dans ce que Dieu veut, dans le seul lieu de culte qui lui soit agréable, pour ce monde et pour l'autre. En dehors, il ne peut y avoir que péché et damnation. Tous les hommes sont sans doute appelés à entrer dans l'Umma (l'Islam ne cultive aucune barrière raciale), mais tant qu'ils n'ont pas sincèrement et librement prononcé la formule de foi (Chahada) qui leur permet d'en être, il leur est impossible d'être agréables à Dieu.

Faire partie du peuple de Dieu, c'est encore avoir accès à la Parole de Dieu et au vrai sens de cette Parole ; parce que c'est l'Umma qui a le dépôt et la garde de la véritable et définitive Parole de Dieu pour ce qui regarde ce que Dieu attend de nous, les hommes, et, par répercussion, pour toute notre "vue" du monde. Aucune "vérité" humaine ne peut avoir raison contre le Coran.

Ainsi donc du fait qu'on appartient à l'Umma, on existe réellement et pour une éternité heureuse, on possède le trésor de la Parole de Dieu et on en sait le véritable sens. Et parce qu'on a et qu'on sait, on n'a rien à recevoir de l'extérieur sur le plan religieux. Cette attitude religieuse et mentale est très importante à comprendre, parce qu'elle conditionne toutes les possibilités de contact entre chrétiens et musulmans. C'est peut-être parce qu'on n'en a pas assez tenu compte dans le passé que les tentatives de conversations ont eu si peu de succès.

Ne pas consentir à recevoir de leçons de l'extérieur signifie, sous une autre forme, un attachement profond à tout son patrimoine religieux, dont on tient par-dessus tout à ne jamais risquer d'être coupé. Et cela veut dire, et fort normalement, qu'on est habituellement sur ses gardes, presque instinctivement, pour subodorer même de loin tout ce qui pourrait ternir ce lien sacré.

Mais, dira-t-on, est-ce que tout ceci n'est pas plutôt capable de créer une atmosphère psychologique peu apte à des échanges fraternels, même sur les innombrables points communs mentionnés plus haut

En tenant compte de ce qui vient d'être souligné à propos de la mentalité religieuse musulmane, il faut retenir que le musulman n'est à l'aise pour causer que sur des sujets dont la

possession sereine ne lui est pas contestée. La conséquence en est que n'importe qui ne peut pas n'importe comment aborder avec un musulman les thèmes même les plus communs et surtout pas dans un contexte de vues chrétiennes. Par contre, sur un terrain qui lui est familier, où il se sent chez lui et en continuation de sa tradition, c'est le plus volontiers du monde qu'il acceptera d'approfondir et d'échanger, parce qu'on aura consenti à regarder d'abord les choses comme il les a reçues et dans la forme où il les possède. Il se sera vite aperçu qu'on sait ce qu'il sait, comme il le sait, et qu'on ne cherche pas à "l'avoir". Loyalement, on cherche ensemble à voir plus clair. Et cela suppose une connaissance profonde du Coran et des diverses données de la théologie musulmane. Et dans ces conditions, le dialogue peut aller fort loin.

JALONS POSITIFS POUR UN DIALOGUE.

On ne fera ici état que de quelques expériences, réalisables un peu partout et à des niveaux divers de culture. Elles se présentent comme un souhait et une espérance dont l'importance s'appuie sur des urgences évidentes. Dans le monde, en effet, tel qu'il est en train de se faire, le musulman perdra son âme, comme le chrétien, s'il se contente de routine. Heureusement l'un comme l'autre ressentent le besoin d'un dépassement, d'un recentrement sur l'essentiel, et aussi la nécessité d'une volonté vigoureuse et soutenue, s'ils veulent garder leur fidélité à Dieu.

Pour s'en tenir aux seuls termes du Décret, l'adoration, la prière, le jeûne, l'aumône, sont des vérités familières au musulman et dans lesquelles sa vie est plongée. Quelle joie pour lui de constater que nous les connaissons et les apprécions ! Et quelles découvertes quand nous les approfondissons ensemble!

L'adoration, la reconnaissance de notre dépendance absolue par rapport à Dieu créateur, est à fleur de peau dans le musulman. Il la vit intensément, et devant les catastrophes, les épreuves que la vie nous réserve, c'est très spontanément qu'il est rapidement prêt à accueillir avec docilité ces décrets du Tout-Puissant, alors que nous avons parfois bien du mal à les accepter, malgré toutes nos ressources chrétiennes. Nous serions même enclins à penser qu'il exagère dans sa soumission, que celle-ci est trop passive, trop prostrée. Nous avons trouvé un mot péjoratif pour désigner son attitude : fatalisme. En réalité, et dans sa pensée religieuse, c'est beaucoup plus une remise confiante et tranquille de sa vie entre les mains du Tout-Puissant qu'il sait être aussi infiniment bon. Et on conviendra que ceci dit plus et mieux que ce qualificatif de "fataliste" dont nous l'affublons. Sans nier aucunement que son adoration a besoin de s'approfondir et de se purifier - ce qui ne manquera pas de se faire dans des contacts fraternels - n'omettons pas de penser qu'il y a, sur ce point, des choses à revoir en nous. C'est bien pour nous, chrétiens, et nullement pour des musulmans, qu'on a pu écrire un ouvrage, il y a quelques années, sur le devoir d'imprévoyance...

La prière fait partie de la vie du musulman. Cinq fois par jour, les fidèles de l'Islam doivent se tourner vers La Mecque pour prier ensemble publiquement, dans un véritable cadre d'heures canoniques. Et il n'est pas rare, de nos jours encore, de voir des échoppes, des boutiques, des magasins abandonnés par leurs propriétaires dès que le muezzin a lancé l'appel rituel. Le Coran, cependant, ne s'en tient pas à ces seules prières liturgiques. Souvent il recommande la prière du cœur, sans formules bien précisées, mais qui sont à pratiquer en tout temps, de jour et de nuit, "à l'imitation des moines chrétiens", ne craint pas de souligner le Livre. Mais il faut savoir qu'en dehors des confréries religieuses et donc pour l'ensemble des musulmans, ces prières plus personnelles ont été plutôt laissées dans l'ombre par la tradition au profit de la seule prière publique. Les contacts ne seront-ils pas l'occasion de l'aider à remettre en honneur, dans son attention, les invitations que Dieu lui fait et qu'il a peut-être négligées ? En même temps, ce sera pour nous l'occasion de nous demander quelle part réelle nous accordons à la prière dans nos journées, jusqu'à quel point nous cherchons loyalement à mettre notre vie quotidienne dans la mouvance de notre foi. Et pour tous deux, réfléchissant ensemble, l'occasion d'une tension plus sérieuse, plus généreuse, dans le souci d'une vie pleinement tournée vers le Seigneur.

Le jeûne est une des grandes obligations de l'Islam, à tel point que, dans les pays musulmans, le mois de Ramadan prend l'allure d'un événement public. Il est trop facile de se gausser du jeûne musulman qui, en privant de toute nourriture et boisson durant le jour, permet de se satisfaire sans limite dès le coucher du soleil. Que ceux qui s'en moquent aient la loyauté d'essayer ! Les musulmans pourraient d'ailleurs, hélas, nous rétorquer qu'ils ne voient pas du tout la signification de notre jeûne "spirituel" quand ils nous regardent vivre. Les musulmans savent se priver, volontairement et sur des points qui leur sont sensibles, pour un motif religieux qui leur tient à cœur : l'ordre de Dieu, manifesté dans le Coran. Peut-être le font-ils trop matériellement. Mais nous, en ce qui nous concerne, sans

doute sommes-nous trop enclins à ne pas le faire assez matériellement. Et, dès lors, des contacts fraternels peuvent être utiles à l'un et à l'autre.

L'aumône est également un des points sur lesquels les musulmans se manifestent religieusement. Déjà l'hospitalité orientale est proverbialement connue et mériterait de faire l'objet de réflexions sérieuses, chez les chrétiens. Mais il y a ici quelque chose de plus : Dieu a ordonné de faire l'aumône. Et pour lui obéir, on est capable de faire des sacrifices sur le nécessaire et, d'ailleurs, dans une vue authentiquement théologique de la répartition des biens de ce monde. Nous l'avons peut-être un peu perdue de vue. Mais le moindre mendiant sait, en pays musulman, que dans les biens que Dieu a mis à la disposition de plus riche que lui pour qu'il le gère au mieux, il y a une part qui lui est réservée. Et il le rappelle, bien clairement, dans la mélodie qu'il fredonne en frappant aux portes. Peut-être est-ce, ici aussi, trop matériellement compris et en deçà, de l'intention profonde de Dieu. Il est clair que, pour nous et à partir d'une autre vertu, la charité, l'aumône est vue davantage dans un contexte de relèvement, de re-promotion, d'éducation, et se concrétise moins dans des largesses qu'il faudra peut-être recommencer souvent sans profit pour l'humanité du quémendeur. Mais, justement - et parce que c'est Dieu qui est, des deux côtés, au commencement des intentions et des actions - n'y a-t-il pas lieu à des échanges fructueux et dont l'urgence est criante ? Les pays nantis sont tous des pays chrétiens. A force de conditionner leur aide au Tiers-Monde qui a faim, ils sont en train de rater le coche d'une vraie fraternité humaine et de préparer des lendemains qui ne chanteront pour personne...

Tout cela - et bien d'autres sujets - peut servir de thème à réflexions communes innombrables et à des approfondissements qui permettront à chacun de s'élever dans la ligne religieuse qui reste la sienne, sans avoir jamais l'impression désagréable de se sentir l'objet de calculs ou de visées secrètes. Elles permettent en même temps de se mieux connaître mutuellement, de s'apprécier plus correctement et de développer la volonté commune de s'attacher aux vraies valeurs, au regard de Dieu.

C'est très bien, dira-t-on : mais, ce faisant, on en reste aux travaux d'approche, on se contente de demeurer dans les boulevards extérieurs. Et ce qui nous tient le plus à cœur, ce qui, à nos yeux, constitue l'essentiel, ne pourra-t-on jamais l'aborder avec un musulman ?

Rassurons-nous. Beaucoup de choses peuvent être dites sur les Mystères qui nous sont les plus chers et qui sont, pour nous, l'épine dorsale de la religion, et ce, dans la plus grande sérénité et sans s'arracher mutuellement les cheveux. Mais, auparavant, une préparation psychologique nous est indispensable, à nous chrétiens.

Il faut bien nous dire que nous sommes marqués par la forme qu'a prise notre éducation religieuse. Et tant que nous restons, mentalement, dans les cadres qu'elle nous a forgés, nous ne sommes pas prêts à comprendre le point de vue des musulmans.

Depuis de très nombreuses générations et jusqu'à un passé fort récent, l'enseignement religieux catholique s'est fait sous forme didactique et déductive. L'enfant, que nous avons été, commence par apprendre les données catholiques du Mystère de la Sainte Trinité ; de là, il passe, normalement, en descendant si l'on peut dire, au Mystère de l'Incarnation, puis à celui de la Rédemption, puis aux institutions de Jésus-Christ, l'Église et les moyens de salut, les sacrements et la grâce. C'est certainement très bon qu'il en soit ainsi, cela va avec notre tournure d'esprit, nous y sommes faits, et cela nous paraît tout normal. Aussi, ne prétend-on en aucune façon, ici, mettre en discussion cette forme d'enseignement, mais en souligner les conséquences psychologiques, dans la possibilité de contacts avec des musulmans. Ils ne sont absolument pas faits à cela ; et Mahomet pas plus qu'aucun des musulmans actuellement vivants.

Cela ne nous choque pas, après avoir étudié le Mystère de la Sainte Trinité, qu'une des Personnes divines prenne une humanité dans le temps. Les musulmans partent, eux, de la position inverse : ils voient un homme concret, en chair et en os, qui a commencé, comme tout le monde, par une conception et une naissance, qui mange et dort comme tout le monde, et dont les chrétiens disent qu'il est Dieu. Pour eux, c'est un blasphème ; et ils ne peuvent pas dire autre chose. Alors que, pour nous, c'eût un blasphème de le nier. La vérité est que nous ne sommes absolument pas sur la même longueur d'ondes. Quand nous pensons incarnation, ils voient déification. Il est évident que nous refusons, au moins autant qu'eux, la déification de l'homme-Jésus. On imagine à peine la joie d'un musulman qui apprend que les chrétiens refusent, comme lui, ce qu'il refuse. Mais ceci dit, beaucoup de données coraniques permettent au musulman des réflexions sérieuses sur la personne de Jésus. Il en fera ce qu'il voudra par la suite, mais au moins nous aurons, ensemble, déblayé de façon considérable un terrain qui ne semblait propice qu'à des joutes oratoires sans lendemain. Le Coran apprend au croyant que Jésus est né d'une façon unique, sans intervention d'homme. Il ne le dit pas seulement

comme en passant ; Dieu prend solennellement la défense de Marie en face des Juifs qui l'accusent d'inconduite. En fait, ceci n'a jamais été relevé de façon particulière par les commentateurs traditionnels du Coran. Mais le musulman qui lit son texte avec simplicité et droiture, n'a pas besoin de dépasser la simple explication des mots ni de recourir à une dialectique théologique (qui lui répugnera toujours). Il conclura facilement : Jésus, tel que me le présente le Coran, est un homme extraordinaire, unique en son genre et qui ne ressemble à aucun autre. Et si, comme le note le P. Hayek⁴, il poursuit sa lecture et remarque qu'il y a dans le Coran des qualificatifs qui ne sont attribués qu'à Dieu et à Jésus, il aura une vue encore plus profonde sur la personne de Jésus...

Le Mystère de la Sainte Trinité est à aborder un peu dans les mêmes perspectives. Il n'est peut-être pas inutile de préciser aux chrétiens que la trinité que refuse l'Islam par respect de la majesté de Dieu se compose de Dieu, de Marie et de Jésus-homme. Dès lors, il est facile de dire que cette trinité-là, nous la refusons tout autant qu'eux parce qu'elle est aussi blasphématoire pour nous que pour eux. Pour comprendre la position du Coran, il convient de se rappeler que Mahomet n'a probablement eu affaire qu'à des chrétiens hérétiques, à une époque où les controverses christologiques étaient à peine éteintes. Partisans de la dualité des personnes (nestoriens) et partisans de l'unité de nature (monophysites) se battaient dans la Presqu'île d'Arabie, comme aux abords de Constantinople, à coups de Credo assonancés et rythmés (et donc faciles à retenir par des gens de style oral), pour recruter des partisans. Mahomet a probablement été choqué par des expressions incorrectes et blasphématoires pour la grandeur et la spiritualité de Dieu. Le Coran nous en donne l'écho et met en garde ses fidèles.

Et, par ailleurs, la langue arabe, si riche et si apte qu'elle soit à donner corps aux nuances les plus délicates de la pensée et des sentiments, n'a pas, sur ce point, été d'un grand secours. Alors qu'à côté, le grec et plus tard le latin - et sans doute, justement, à cause des polémiques christologiques - ont su forger un langage adapté à dire le dogme avec précision, "avoir un fils" n'éveille a priori, en arabe, qu'une résonance charnelle. Et l'on comprend le refus catégorique qui s'ensuit quand il s'agit de Dieu. Cependant, surtout par des comparaisons avec d'autres langues, de plus en plus connues des musulmans ; on peut facilement arriver à faire comprendre bien des choses. On parle (en français ou en turc moderne) couramment de concepts, de conceptions géniales qui sont génératrices d'importantes conclusions pratiques, sans qu'aucune idée ou image charnelle vienne s'interposer dans l'esprit. Et même avec des personnes ne connaissant que l'arabe, on doit s'apercevoir qu'elles sont parfaitement capables de saisir nos distinctions. Et, alors, leur étonnement est aussi grand que leur joie, de constater que nous ne sommes pas de vulgaires idolâtres. Et c'est déjà quelque chose d'important, le climat est tout autre, on peut parler religion avec infiniment moins de réticence et de réserve.

Ce ne sont là que des exemples à partir d'expériences modestes, mais qui permettent d'entrevoir des dialogues pleins d'espérance. On peut causer parce que nombreux sont les terrains communs et familiers à chacun. C'est, de plus, psychologiquement possible, à certaines conditions que l'on a essayé de bien souligner. On a bien dû s'apercevoir, au cours de cet article, qu'une conclusion plus vigoureuse s'impose il faut causer, ne serait-ce que pour débarrasser l'atmosphère de quantité d'incompréhensions fondées sur une ignorance mutuelle qui ne peut plus durer. Ce faisant, nous serons pleinement dans la lumière du Concile et du Décret *Nostra Aetate*.

G. LETELLIER.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

⁴ M. Hayek. *Le Christ et le Coran*.

